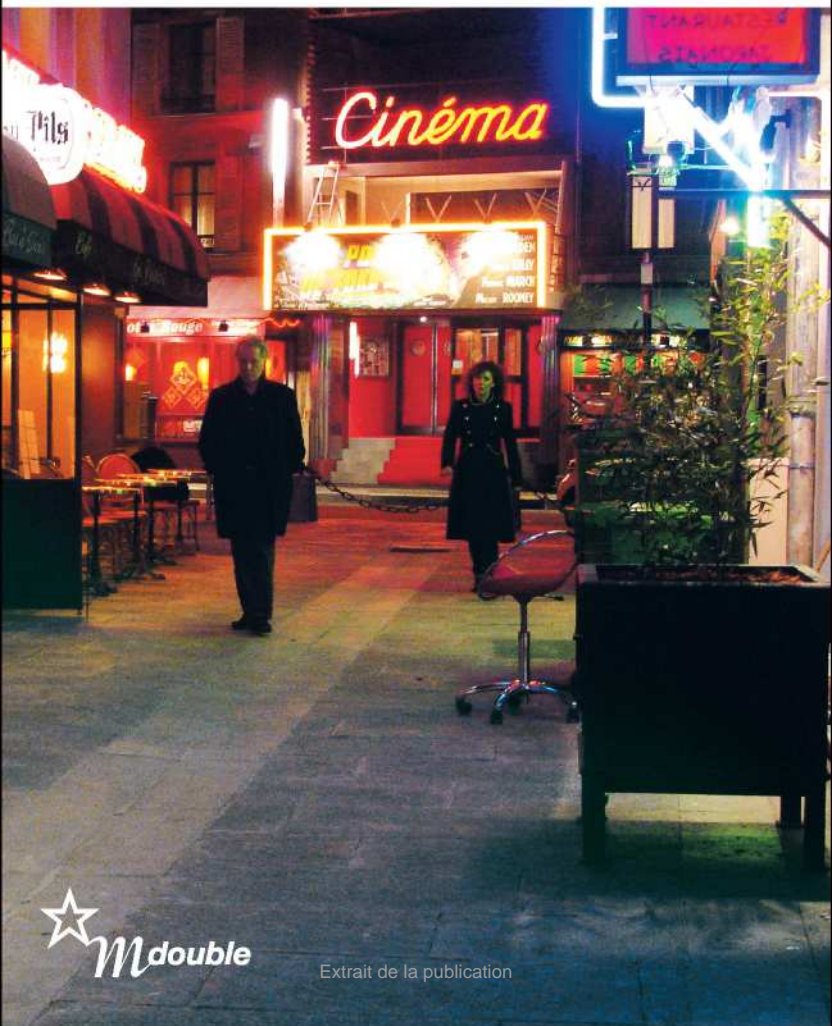


CHRISTIAN GAILLY

L'INCIDENT



★
mdouble

Extrait de la publication

L'INCIDENT

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987
K. 622, 1989
L'AIR, 1991
DRING, 1992
LES FLEURS, 1993
BE-BOP, 1995 ("double", n° 18)
L'INCIDENT, 1996 ("double", n° 63)
LES ÉVADÉS, 1997 ("double", n° 65)
LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998
NUAGE ROUGE, 2000 ("double", n° 40)
UN SOIR AU CLUB, 2002 ("double", n° 29)
DERNIER AMOUR, 2004
LES OUBLIÉS, 2007
LILY ET BRAINE, 2010

CHRISTIAN GAILLY

L'INCIDENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1996/2009 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

N'importe, nous nous
serons bien aimés.

FLAUBERT

PHASE I

Visite pré-vol

Monter dans l'habitacle et vérifier :

- volets rentrés,
- tous contacts coupés,
- compensateurs neutres.

Faire le tour de l'avion et vérifier :

- réservoir essence fermé,
- volet, aileron, gauche,
- tube Pitot propre,
- pneu et jambe du train gauche,
- capot moteur fermé,
- état hélice, entrée d'air cylindres,
- porte de visite huile moteur fermée,
- pneu et jambe roulette avant,
- pneu et jambe train droit,
- volet, aileron, droit,
- fuselage droit, prise statique débouchée.

1.

Elle avait des pieds pas ordinaires.

A cause de ses pieds, elle était obligée d'aller là où elle ne serait pas allée si elle avait eu des pieds ordinaires.

Ses pieds, très aériens, comme d'autres ont le pied marin, bien que tout à fait normaux, normalement constitués d'une plante, d'orteils, cinq, d'un talon et d'un cou, avaient ceci de particulier, ils étaient longs et minces, pas extraordinairement longs, même pas longs du tout, c'est leur minceur qui les faisait paraître longs, ils étaient en effet extraordinairement minces.

Elle ne pouvait donc pas se chausser n'importe où, chez n'importe qui, elle était obligée d'aller dans Paris chez ce chasseur

sis, ah, ça m'échappe, le nom aussi, dans une rue près d'une place à colonne, il y est toujours, toujours est-il, c'est en sortant de ce magasin que l'incident s'est produit.

Quel incident ? Oh, rien de vraiment capital, rien de très important, un incident tout ce qu'il y a de plus banal, quelque chose de tout à fait courant, mais parfois le courant, le banal, peut conduire à. A quoi ? On va voir ça.

Il faisait très beau. Le ciel était bleu, ça, pour être bleu, il était bleu, personne ne le regardait mais il était bleu, personne ne le regardait parce que personne ne pouvait le regarder, c'est bien simple, c'était si lumineux, si cruel pour les yeux, que de ce ciel on eût pu dire qu'il n'était qu'un soleil bleu. En somme, il faisait trop beau. Il en va du temps comme du reste. Quand c'est trop beau, c'est insupportable.

Depuis trois jours une chaleur terrible. On annonçait des orages pour demain. A Paris c'est comme ça, le beau temps ne dure jamais

bien longtemps, comment ? si ? ça arrive ? sans doute, mais la plupart du temps on a droit aux orages, une histoire de masses d'air, du très chaud, du très froid, qui se rencontrent.

Les masses d'air, elle connaissait ça, mais ce jour-là elle n'y pensait pas. Cet après-midi-là elle était une femme comme les autres, si on peut dire, puisqu'elle n'a jamais été et ne sera jamais, enfin, pour moi, une femme comme les autres.

Elle était à Paris, donc, pour acheter des chaussures. Une fournaise dans le magasin, ou une étuve, comme on veut, les uns disent fournaise, les autres disent étuve, on a le choix, étuve pour chaleur humide, fournaise pour chaleur sèche, une véritable fournaise.

Elle dut d'abord attendre assise qu'une vendeuse se libère. Elle espérait avoir affaire à la petite qu'elle aimait bien, une brunette à cheveux courts et visage de garçon, précisons, de beaux grands yeux noisette, avec des reflets verts, une bouche pleine de chair d'un

brun sanguin presque violet, qui en prenant son pied lui donnait un vague plaisir.

Ensuite choisir, essayer, ça a duré, une histoire de couleurs, de modèles, de pointures, qui ne se rencontrent pas, c'est toujours comme ça, si on veut que ça se rencontre, que ces choses-là se rencontrent, il faut si peu que ce soit, mais même peu c'est encore trop, renoncer, transiger, se compromettre, quoi.

Finalement elle s'arrêta, fixa son choix, sur un modèle très approchant de ce qu'elle cherchait, d'une couleur proche, et qui, c'était là le plus important, lui allait comme un gant.

On rangea les chaussures dans la boîte, tête-bêche, talon-pointe, comme dans un berceau, ou un cercueil pour deux, vieux rêve d'amants jumeaux, voilà, papier de soie, couvercle, puis la boîte dans un sac vert fermé de part et d'autre, à l'horizon de la poignée par une série de pressions dont une réagit mal, quand on ferme la dernière à gauche, la première à droite se rouvre, ah, quel tracas.

Laissez, dit-elle à la vendeuse. Après quoi elle paya, salua, sortit. C'est en sortant du magasin que l'incident se produisit.

Il y avait du monde sur le trottoir, une foule plus que lente, nonchalante, processionnant hagarde. Le soleil tapait dur, une douleur pour les yeux. On imagine mal, si tant est qu'on l'imagine, mais peut-être l'imagine-t-on, ce qu'une rue peut compter, contenir, d'objets qui réfléchissent. Tout d'ordinaire paraît terne, mais, dès que le soleil chauffe, le gris fond, la crasse coule, sous elle tout se réveille, miroite, brûle, consume, que dis-je ? calcine le regard des hommes, des femmes.

C'était une femme pas ordinaire, je ne me lasse pas de le dire, d'une beauté si singulière, son élégance était si rare, sa main gauche prise par l'enveloppe des chaussures, elle voulut ouvrir son sac où devaient se trouver ses verres noirs.

Les trouva, les ouvrit, du bout de son doigt, l'index, sur son nez les cala, double

protection, physico-mentale, vue et personnalité, deux en un.

N'eut pas le temps de refermer son sac à main. On la bouscula. On le lui arracha. Qui, on ? Du calme.

Elle pensa crier. Mais elle était tellement surprise, étonnée, ou vexée, je dirais même outrée, c'est ça, scandalisée, blessée dans l'âme, honteuse pour l'autre, d'appartenir au genre, d'être née dans le sein de la même espèce. Elle se contenta de murmurer de vagues débuts, mollement protestants, de timides mais enfin, des ah bah ça alors.

Elle pensait crier quoi ? Au voleur, arrêtez-le, faudrait pas croire qu'elle n'y a pas pensé, elle y a pensé, tout le monde y pense en pareil cas, comme quand on se noie, tu vois, on crie au secours, à l'aide, je me noie, sauvez-moi, on trouve ça ridicule mais avons-nous le choix des formules ? non, pas plus qu'avec les mots d'amour, on n'a même pas le temps de trouver ça ridicule, on crie au secours, à moi, on m'assassine, à l'assassin, d'ailleurs

non, même pas, ça reste là, coincé, on n'ose pas, on crève sans oser appeler, tout le monde sait ça, les grandes terreurs sont muettes, bouche bée, gueule ouverte, enfin bref, elle n'osa pas.

Elle regardait le long dos du voleur, grand verso maigre, vêtu de noir, par cette chaleur, il devait avoir chaud, il paraît que le noir absorbe, retient toute la chaleur, les cheveux noués, une queue de cheveux qui sautillait chaque fois que le jeune homme courait, bousculant, jouant des épaules, des coudes, il était grand, elle a pu le regarder fuir un certain temps.

Que faire maintenant ? chercher où se plaindre ? Se renseigner ? Incapable de demander, trop affectée, trop chaud, trop de monde.

Peut-être aurait-elle pu avoir la chance de croiser une paire de policiers, elle se serait expliquée, ils se seraient occupés d'elle, ils l'auraient aidée à rentrer, oui, sans doute.

Elle ne croisa pas de policiers, n'en cher-

cha pas, elle ne bougeait pas, elle restait là sur le trottoir, gênant le passage des gens, elle attendait, qu'est-ce qu'elle attendait ? sait-on jamais ? un quelconque revirement dans la caboche de son voleur, il va peut-être me revenir tout repentant, comme un amant fuyant s'arrête, se retourne, se dit non, au fond, non je ne peux pas, tu ne peux pas quoi ? vivre sans elle. Tu rêves, ma vieille.

Elle aurait pu aussi arrêter un taxi, il n'aurait pas compris, il aurait refusé de la prendre, du genre à dire je connais ça, j'ai pas confiance, les policiers eussent bien pu l'obliger mais il n'y avait ni taxi ni policiers, la question était réglée, elle devait se débrouiller seule.

Sans argent, il lui fallait de l'argent, elle n'avait plus rien. Elle avait les chaussures, l'idée lui vint de rendre les chaussures. Elle retourna dans le magasin.

Y retrouva l'odeur des cuirs, les yeux de la brunette prenant le pied d'une autre, l'abandonnant pour l'accueillir. Si vous voulez bien

m'excuser un instant, dit-elle à sa cliente, une quinquina tout en vestiges, puis s'approcha d'un pas fait de lenteur décomposée.

Quelque chose ne va pas ? dit-elle, faisant allusion à la mine défaite qu'elle voyait de plus en plus près, mais le visage détruit pensait qu'on lui disait, la couleur ? le modèle ? vous avez réfléchi ? auriez-vous changé d'avis ?

Elle raconta ce qui venait de lui arriver, expliqua, fut comprise, ça arrive, elle demandait qu'on lui rembourse les chaussures. Elle demanda aussi qu'on les lui mît de côté, je repasserai plus tard, puis remercia, salua, sortit, rentra chez elle, se fit couler un bain glacé.

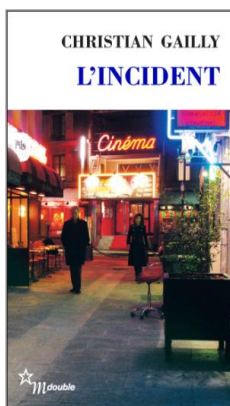
Froid, c'était trop froid, elle ajouta de l'eau chaude, se détendit dans un bain tiède, réfléchissant, se disant, le commissariat ce n'est pas si pressé, des centaines de vols comme le mien sont commis tous les jours, on ne retrouve jamais les voleurs, je n'ai aucune raison de me presser, sauf pour mes papiers de voiture, j'aurais mieux fait d'y aller en voiture, je n'aurais pas été obligée de rendre les chaus-

sures, mais si, bien sûr que si, imbécile, tes clefs aussi, elles étaient dans ton sac, heureusement celles d'ici je les avais dans ma veste, c'est bizarre, jamais je ne les mets dans ma veste, c'est seulement en arrivant ici, ah la vache, j'ai eu peur, je me voyais mal, oh, remarque j'aurais dormi chez Josepha, et puis le gardien a un double, d'ailleurs avais-je tellement besoin de chaussures ? non, pas vraiment, enfin si, quand même, non, non, je n'avais pas besoin de chaussures, c'est ma faute, c'était juste une envie, comme ça, un petit plaisir, comme d'autres achètent un disque, histoire de, mais non, allons, calme-toi, il faut que tu declares très vite le vol de tes papiers, de ton chéquier, cartes de crédit, c'est ça, il faut que j'appelle la banque, silence, durée, bruit d'eau, relance de la pensée.

J'irai demain, je ferai tout ça demain, pensa-t-elle, se tournant dans l'eau tiède, faisant sur son épaule glisser comme une couverture d'eau, non, il fait trop chaud, un léger drap d'eau tiède.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
CINQ NOVEMBRE DEUX MILLE NEUF DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 4641
N° D'IMPRIMEUR : 093898

Dépôt légal : octobre 2009



Cette édition électronique du livre
L'Incident de Christian Gailly
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320698).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo © F Comme Film - Christophe Jeauffroy.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707327574

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Extrait de la publication